

Michel Vézina, Robert Lalonde, Martine Desjardins

Hugues Corriveau

Numéro 122, été 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36494ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Corriveau, H. (2006). Compte rendu de [Michel Vézina, Robert Lalonde, Martine Desjardins]. *Lettres québécoises*, (122), 21–22.

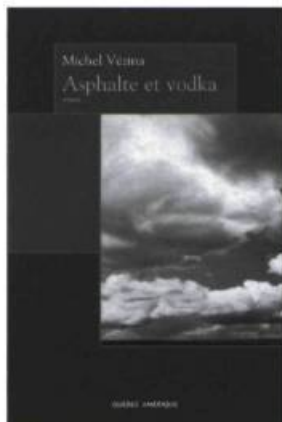
☆☆☆☆

Michel Vézina, *Asphalte et vodka*, Montréal, Québec Amérique, coll. « Littérature d'Amérique », 2005, 168 p., 19,95 \$.

Et si on rentrait chez nous ?

Un *road novel* ou un « roman du pays ».

Un roman somptueux que celui-ci, gastronomique tant la langue y est truculente, vivante, vivifiante. L'intérêt suscité par ce roman est double.



ST. LOUIS D'GASPE PENINSULA

D'abord nous sommes conviés à une aventure d'écriture, d'une rare richesse, tant l'imagination de l'auteur trouve un moyen accompli de rendre la langue parlée du personnage Carl, entre le cajun, le chiac et une forme gaspésienne du langage. Mais il y a aussi l'histoire de ces deux trompettistes, Jean Gagné, le plus jeune, et Charles Leblanc, dit Carl White, le septuagénaire. Le plus vieux rêve de son St. Louis d'Gaspé Peninsula, qu'il a quitté adolescent, comme du paradis. Le plus jeune, s'ennuyant itou du Québec, propose au premier de le ramener. Et commence alors un retour chaotique et improbable de Tampa Bay à Matapédia, en passant par les bayous de la Louisiane, New York et le Chinatown de Montréal.

UN VERRE DE VODKA, MON MINOU ?

Le roman débute comme il se doit dans un bar, « rien qu'un bar avec un motel à côté, un truck-stop planté là au milieu de nulle part sur le bord de la 132 » (p. 10). Le narrateur va y écouter l'histoire de Jean, et en fera le propos du roman que nous lisons. Carl et Jean étaient trompettistes sur le *Queen of the Caribbeans*, ils sont devenus amis en partageant, verre après verre, des confidences et des espoirs. C'est là qu'ils vont sceller le pacte du retour. Surtout après qu'une Raymonde âgée, originaire d'East Angus, en croisière, dans l'espoir de rencontrer l'aventure, jette son dévolu sur Jean qui la refuse. Or, voici comment ce bon Carl, grande âme, va sauver son ami du pétrin et donner une idée de son langage fabuleux :

Viagra, Jean, Viagra! Chu older que son vieux, pis je l'a swignée pour trois beures straight! Remember quand qu'a l'a liré at your door l'aut soir? J'en r'tournais dans ma cabin... J'a vois, les tits qui s'frotta su ta porte en brillant juste like a cow qu'a sbe wanted ton kiki! J'y ai donné mine, mon homme. That's it! (p. 22-23)

ÉPIQUE RANDONNÉE

Ces deux-là sont un peu naïfs, et si drogués qu'il leur faut s'arrêter nombre de fois dans nombre de bouges pour travailler afin de gagner leur « dope dure », car on ne fait pas dans la dentelle. À force de se faire avoir, de perdre leur fric, de recommencer, ils finiront bien par arriver au bout du bout de ce Québec que Carl désire. Mythique endroit où il veut retrouver ses parents et leur prouver, on se demande bien comment,



qu'il a réussi. Mais peu importe la vérité dans cet univers fait de rêves et de fantasmes. Il est certain que ses parents sont morts depuis des lunes, mais à quoi bon s'arrêter à ce détail ; il en est de même pour le village qu'il veut regagner, il ne peut pas être le paradis perdu, mais Jean joue le jeu, Carl fait tout pour y croire. Or, à force d'être retardé, Carl dépérit. C'est peut-être bien parce qu'il sentait déjà sa fin prochaine que, comme un « rat », il a quitté le bateau et cherché ses origines.

ROMAN D'EXCEPTION

Dans ce magnifique roman, on ne va pas à l'aventure, mais l'aventure vient bloquer sa fin, vient mettre un frein aux espoirs d'un recommencement impossible :

Jean avait trente-cinq ans et il s'occupait d'un enfant de soixante-quatorze ans [Carl], un morveux qui vivait des mêmes illusions et des mêmes rêves depuis toujours. Un enfant qui avait tracé sa vie avec le crayon gras de ses lubies. Tous ces mondes inventés, ces délires vivaces qu'il avait toujours eu beau geler, qu'il avait eu beau essayer d'ensevelir, finissaient par repousser de printemps en printemps, pour revenir sans cesse, tellement lumineux qu'ils étaient devenus sa seule réalité. (p. 87-88)

Reste maintenant aux lecteurs à prendre la route avec eux afin d'atteindre la magie d'une langue et d'un univers.

☆☆☆☆

Robert Lalonde, *Que vais-je devenir jusqu'à ce que je meure ?*, Montréal, Boréal, 2005, 160 p., 19,95 \$.

Crise d'adolescence

Demeurer vivant contre tout, même dans le désespoir d'un collègue.

Le narrateur de treize ans du dernier roman de Robert Lalonde est celui-là même de son roman de 1982, *Le dernier été des Indiens*, mais il n'a pas encore rencontré Kanak qui l'initiera au jeu des corps, qui lui permettra de s'épanouir.

QUAND LE CORPS PARLE

Pas encore, donc. Il a été placé au pensionnat, lieu pour lui de tous les emprisonnements. Il y étouffe, il y subit l'incarcération jusqu'au fond de son âme, tellement différent il se sent de ses camarades, lui qui a si peu d'amis, sauf un autre exclu qu'il aime et méprise à la fois, ce Jean-Pierre à qui il peut se confier, sauf Nelson Desruisseaux, compagnon plus âgé, botaniste et compatissant. Bref, une vie d'étudiant de collège, du début des années soixante, comme on l'imagine avec ses petites misères, son ennui latent, la promiscuité dérangeante.

MAIS IL Y A LE RÊVE

Comment ne pas essayer de s'évader quand on est presque un enfant que le sentiment du malheur oppresse ? Ainsi, à l'étude ou en classe, s'envole-t-il dans des songes, par exemple en s'imaginant en train de se battre avec certains de ses camarades :

Soudain, je sautais dans la mêlée et luttais farouchement avec les gars. Un peu de mon sang coulait. J'écoutais mes cris, mêlés à ceux de Jacques, de Claude, de François. [...] J'étais enserré, écrasé, étreint, repoussé. J'étais lancé dans la paille, où je restais allongé à détailler mes bras lacérés d'égratignures magnifiques. Une langue de veau me léchait la face. J'étais épuisé, vaincu. J'étais content. J'avais été aimé sauvagement. Je m'étais conduit, moi aussi, en petit animal à dents et à griffes. J'avais perdu très peu de sang et beaucoup de solitude. (p. 32)

On le rappelle à l'ordre, car on ne doit pas rêver ainsi à l'étude, et voici que l'étreinte de l'angoisse refait surface, que l'inéluctable lieu le réduit de nouveau. Et inlassablement, il se dit et redit, doutant vraiment que cela soit possible, le slogan des libéraux de l'époque de Lesage : « Il faut que ça change ! » Mais le doute est trop profond pour qu'il se laisse aller à cette illusion.

DÉSINCARNÉ

Mais voilà. Si j'ai toujours beaucoup aimé la prose magnifique de Robert Lalonde, sa minutie stylistique et la perfection de sa langue, je dois avouer que cette dernière œuvre, dont on a beaucoup dit qu'elle était sa plus intime, sa plus autobiographique, celle qui cernait de façon magnifique le portrait de l'adolescence, m'a semblé désincarnée. Ces jeunes-là ratiocinent beaucoup (ce qui est normal), mais l'auteur n'évite pas les redites, tel un chant intérieur que le



lecteur est forcé de suivre jusqu'à plus soif. Par exemple, le narrateur rencontre-t-il Nelson, voici ce qui ne se passera pas :

Alors je lui sautai dessus. Je voulais l'étreindre et non me battre avec lui. Je l'aimais et j'avais peur. Avec Nelson, c'était toujours trop et ce n'était jamais assez. C'était merveilleux et c'était impossible. J'avais besoin qu'il m'arrête, qu'il referme ses bras sur moi et m'empêche de penser encore une fois, de croire encore une fois, de crier encore une fois "Tout est fini avant d'avoir commencé!". (p. 140)

Et c'est bien là que le bât blesse. Dans ce roman, les actes sont si infimes, si parcimonieux, si peu fréquents qu'on est toujours comme à côté de l'histoire. Robert Lalonde avoue avoir eu de la difficulté à écrire ce roman, en avoir perdu des versions, l'avoir réécrit... mais on ne peut s'empêcher de se demander si à force de ne pas vouloir écrire une vraie « autofiction », il n'a pas édulcoré son propos, l'abstrayant un peu trop.

PENSÉES D'ADO

Mais ce n'est pas sans intérêt, loin de là. Il faut simplement avoir le goût d'entrer dans les tergiversations d'un ado en mal de lui-même, refoulant ses désirs sexuels, somatisant ses peines, s'exaltant au moindre choc. Alors là, en effet, il y a une analyse percutante et profonde de la pensée qui se construit, qui parvient à elle-même.



Martine Desjardins, *L'évocation*,
Montréal, Leméac, 2005, 176 p., 19,95 \$.

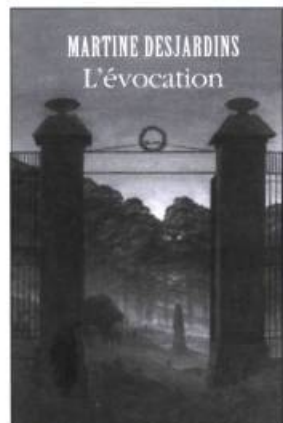
Un roman très salé

Embaumé dans la rancœur ou le sel de la vengeance.

Bon, déjà les mauvaises pensées ! On s'imagine que je vais parler d'un roman particulièrement érotique. Nenni !

UNE MINE SECRÈTE

L'évocation de Martine Desjardins est à proprement parler un roman qui s'organise autour du sel jusqu'à plus soif, utilisant le mot au moins un trillion de billions de fois. Mais c'est tout de même un bon roman. Peut-être aurions-nous souhaité que l'auteure ne s'attarde pas tant à nous souligner en blanc qu'il y a là une mine de sel. Je crois que quelques pages après le début du récit, le lecteur le sait. Mais bon. Quand on a le talent pour raconter une histoire — on ne peut plus classique ! —, quand l'éditeur parle même de « l'élégance hiératique de son écriture », on est en moyen de mener vivement ce drame de la rancune qui assèche l'âme de Lily McEvoy — dite Black Lily, dite Son



Excellence, fille de Magnus McEvoy, contre-amiral irlandais venu trouver la gloire sur les plaines d'Abraham, lui qui a découvert la mine de sel, à Armagh, dont il sera inlassablement question —, et de Laurence, possiblement « fluvienne » (personnage mythique qui a les pieds palmés et qui vit dans les eaux du Saint-Laurent).

LES PULSIONS NOIRES DU DÉSIR

Or, pour des raisons qu'il serait malvenu de raconter — nous sommes, si je ne m'abuse, en 1801 —, Lily va depuis dix ans couver une vengeance terrible contre un personnage de son entourage, mais aussi vouer un culte apparent à ses parents morts tous deux le même mois. Et sans relâche, elle prise du sel, elle en mange, elle en rêve, elle le touche, elle vit de lui, elle s'assèche aussi, comme la statue finale qu'elle deviendra presque à force de durcir ses artères, à force de faire craquer sa peau de femme enfermée dans le manoir parental, sous l'œil contrit de ses deux domestiques, Perpétue (au ménage) et Ursule (à la cuisine salée) qui, avec malignité, préfèrent le sucre. Sa seule occupation étant de surveiller maître Anselme auquel elle a confié la tâche de bâtir au cœur de la mine un somptueux tombeau sculpté dans le sel (!) en l'honneur de ses parents embaumés dans le sel (!). Confiance : elle ramasse même le sel séché de ses larmes, c'est tout dire !

UNE ÉCRITURE MAGNIFIQUE

Et c'est avec une maîtrise toujours convaincante que Martine Desjardins nous décrit les aléas de cette obsédée, en utilisant le procédé du roman gigogne. Ainsi raconte-t-elle une anecdote durant quelques pages pour tout à coup s'attarder à un objet, cet objet recelant lui-même une histoire cachée, voici que l'auteure dévie et va nous la conter, histoire qui dévoile elle-même un autre détail qu'elle approfondit aussitôt. De petite histoire en détail ajouté, le roman se construit de façon toute naturelle, déviant de sa route, y revenant, comme si on était en train de nous conter oralement les faits et méfaits de l'héroïne. Chaque personnage se construit à partir de sa propre histoire personnelle, apportant, morceau par morceau, les éléments essentiels à la reconstitution de l'ensemble. Il faut donc se livrer avec joie à cette histoire qui confond le rêve et les allusions historiques véritables, créant aussi une confusion dans l'esprit du lecteur semblable à celle qui trouble les protagonistes.